

# Les enfants perdus

## Premier amour

Le printemps 1968, pour certain la fin d'un système établi depuis l'après guerre, pour d'autre la naissance d'une nouvelle aire, pour moi, c'était beaucoup plus prosaïque, à cause des événements notre école fermait quinze jours avant la date prévue, et rien que pour cela, nous étions pour les révolutionnaires comme ils se nommaient eux mêmes, rien à foutre de leurs idées pourvu que l'on puisse partir plus tôt en vacances. Il est vrai qu'à onze ans, le système politique ne nous intéressait pas vraiment. C'est donc avec plus de quinze jours d'avance que mes grands-parents, ma mère, ma tante, mon cousin et moi nous chargeâmes la voiture de tout ce dont nous pouvions avoir besoin pendant deux mois et demi de vacances. Et, le lendemain matin tout excités, nous prenions la route. Tout d'abord les périphériques ou plutôt ce qu'il en existait déjà à l'époque, les boulevards extérieurs, puis porte de la Chapelle, et après seulement quelques kilomètres, nous arrivions déjà en territoire inconnu, les premiers champs apparaissaient, pour les titis parisiens que nous étions, mon cousin et moi, c'était comme si nous avions posé le pied sur une planète inconnue. Notre destination nous paraissait en tous cas presque aussi éloigné, Cayeux sur mer, un petit village, qui, comme beaucoup sur les côtes françaises, ne vivait que par et pour le tourisme. Son avantage résidait dans sa situation, peu importe ou l'on habitât, la mer n'était pas à plus de dix minutes de marche, même pour nous, et encore nous avions nos vélos, attachés sur la galerie, notre 404 familiale était pleine à craquer, et dieu seul sait qu'il était possible d'en mettre dans cette voiture. A l'époque sans les autoroutes, une moyenne de cinquante kilomètres à l'heure était considérée comme

une très bonne moyenne, et pour un enfant, passer plus de quatre heures enfermés, dans cette voiture, n'était pas réjouissant. Aussi tous les prétextes étaient bons pour pouvoir faire une pose, même si nous ne nous apercevions pas que le trajet prenait alors beaucoup plus de temps. Une fois il fallait à tout prix que j'aille aux toilettes, trente kilomètres plus loin, mon cousin réclamait une pause, les virages constants le rendaient malades et cela durait jusqu'au moment où notre grand père nous demandait d'arrêter notre cirque, même si il n'élevait jamais la voix, sa remarque nous marquait plus que toutes les engueulades que le reste de ma famille pouvait émettre, une fois que son verdict était tombé, c'était fini, plus aucun d'entre nous deux n'aurait avoué qu'il puisse avoir une envie quelconque. Heureusement il était très patient, si bien que, quand il mettait son haut-là, nous n'étions plus très loin de notre destination. Cette année là mes parents avaient loué une grande maison avec un immense terrain, elle n'était qu'à quelques centaines de mètres de la mer.

Cayeux sur mer était une station balnéaire idéale pour les familles, situé sur la côte d'opale, ou comme le disait toujours mon grand-père, la côte des pâles, le bord de mer était entièrement équipé de petites maisonnettes, les « cabines », celles-ci étaient composées d'une pièce, une porte, une grande fenêtre, protégé la nuit par le haut vent qui se rabattait, fermant la fenêtre. A l'intérieur de ces cabines, il y avait suffisamment de place pour abriter une famille complète, tous les ustensiles de plage, bateaux, pelles, sceaux, et autres jouets gonflables, devant les cabines il y avait une sorte de plancher en bois de cinq mètres sur trois où l'on pouvait installer les chaises longues, cet endroit ne nous intéressait pas vraiment, il était en général utilisé par les parents, et nous n'y demeurions que quand ceux-ci étaient à la maison. Le reste du temps nous arpentions les « planches », sorte d'avenue de quatre mètres de large en bois et qui s'étendait d'un bout à l'autre de la plage, ou alors nous étions sur la plage à marée basse, mettant en pratique nos années d'expérience dans la construction de barrages, que nous érigeons entre les mares d'eau, certaines très grandes et très profondes, qui se formaient la plupart du temps aux endroits où nous avions la veille établi un barrage. Donc plus nous creusions et plus les mares devenaient profondes, jusqu'à ce qu'une tempête ou une mer un peu forte arrive et il nous fallait alors recommencer à zéro. Il y avait aussi le terrain vague derrière les cabines, celui-ci avait plusieurs avantages, d'une part il était immense et nous pouvions y jouer au ballon et à tout autre jeu ayant besoin de place sans déranger les autres vacanciers, d'autre part il était derrière les cabines et nos parents devaient ouvrir la

porte de derrière pour nous garder à l'œil, en fait nous étions plus ou moins laissés à nous-même, avec une surveillance très succincte, et la cerise sur le gâteau était représenté par le vieux bunker allemand qui trônait dans l'angle du terrain, naturellement nous n'avions pas le droit d'y entrer, ni même de l'approcher, c'était dangereux, hanté, il y avait des monstres qui y enlevaient les enfants curieux et leur faisaient subir les plus atroces tortures, en bref c'était l'endroit où nous nous retrouvions tous dès que nos parents avaient le dos tourné, et c'était une ribambelle de mômes qui jouaient à la guerre dans les ruines de ce qui avait été autrefois le mur de l'atlantique, même si, à l'époque je n'avais jamais compris pourquoi cela s'appelait comme cela alors que nous étions au bord de la Manche. Ces adultes étaient vraiment incompréhensibles!

Le premier jour était toujours consacré au nettoyage de la maison, notre boulot à nous était de reconnaître la cabine, de vérifier que tout était en ordre, dès que mes parents avaient récupéré les clés nous partions à la recherche de ce qui allait devenir notre deuxième maison pour la durée des vacances, il nous fallait vérifier que tout fonctionnait, les portes, la fenêtre, le haut vent et surtout trouver de nouveaux copains et là, la catastrophe, nos voisins étaient des voisines, et en plus de la pire sorte qui soit, c'était des filles tout ce qu'il y avait de plus sages, non mais je vous jure, a-t-on idée, jouer de la flûte pour faire plaisir à ses parents et ce alors qu'il y avait tant de possibilités pour faire ce que les adultes appelaient, des bêtises. Mon cousin et moi nous regardâmes et levant les yeux au ciel et nous nous demandâmes ce que nous avions pu faire dans nos vies antérieures pour mériter une telle punition. Enfin il nous fallait composer, nous devions malgré tout rester polis, nous avons remarqué depuis longtemps déjà que le fait d'être aimable avec nos voisins nous apportait toujours des avantages, nos parents restaient alors en émerveillement devant ces petits anges.

- ne sont ils pas mignons?
- Oh, Si! et si polis et toujours prêts à apporter leur aide!

Les anges en question avaient parfois beaucoup de mal à ne pas éclater de rire en entendant les commentaires, et dès que tout le monde avait le dos tourné, la queue pointue et les cornes ressortaient rapidement, de même leurs ailes se teintaient très vite de noir.

Le regard des deux filles lorsque nous allâmes nous présenter à nos voisins, aux parents tout au moins, il devait refléter à peu près le nôtre. Nous étions l'ennemi héréditaire et nous osions pénétrer sur leur territoire. Cela équivalait à une déclaration de guerre. Le

pire était encore à venir, dès que nous nous fûmes présentés, leurs parents nous invitèrent à venir les voir. Et annoncèrent fièrement à leurs filles.

– Pascale, Evelyne, vous voyez vous n'allez pas être seules, venez donc dire bonjour à vos nouveaux petits amis.

Elles s'approchèrent à regret de nous et vinrent nous serrer la main, leurs parents reprirent.

– Allons, allons! Vous pouvez quand même vous faire la bise! Cela ne va pas vous tuer!

Rien n'était moins sûr! Nous nous approchâmes les uns des autres et nous donnâmes l'accolade. Nos têtes à tous les quatre indiquaient clairement l'envie que nous avions d'aller nous laver le visage après un contact avec quelque chose d'aussi répugnant. Nous avons été clairement contaminés et les conséquences d'un tel acte ne pouvaient que laisser des traces, d'horribles cicatrices, pouvant aller jusqu'à la pire des choses, une fraternisation peut-être! Il fallait que nous entreprenions quelque chose! Nous ne pouvions prendre le risque que cette entrevue soit connue, nous avons notre réputation à défendre, mais à voir la tête que, elles, faisaient, il était clair que seule la force pourrait les contraindre à s'approcher de nous de nouveau. Nous décidâmes de ne rien laisser au hasard, nous refermâmes notre cabine et prîmes la fuite. Euh! Pardon! Nous nous éloignâmes dignement! L'air frais, les embruns, le vent sauraient nous épurer.

Nous fîmes quelques centaines de mètres dans les deux sens sur les planches, mais il était évident, que presque toutes les cabines étaient encore inoccupées, plus nous avançons et plus il devenait clair que la fermeture avancée des écoles ne concernait que la région parisienne, nous allions devoir passer les deux prochaines semaines seuls. C'est à ce moment que la différence entre un grand malheur et une catastrophe m'apparut. Le malheur c'était d'avoir deux filles de nos âges comme voisines de plage, la catastrophe, c'était que nous n'aurions pas d'autre alternative avant quinze longues journées.